

et moi, je pourrais être mis en répétition demain !” Combien d’autres que Gounod lui passèrent sur le corps, à lui et à Gevaërt ! fait observer Julien. De guerre lasse ces malheureux *Troyens* abordèrent enfin au Théâtre Lyrique, où ils échouèrent au port : la ruine de cet opéra payait la ruine de l’autre. Et Berlioz mourut de cette catastrophe, quelques années plus tard, le 8 mars 1869. Cet ouvrage avait été sa suprême espérance ; avec sa chute commença sa longue agonie de six ans. Il se retira chez lui taciturne, désolé, et se laissa vivre, entouré seulement de quelques amis qui s’efforçaient à le consoler, et soigné comme un enfant par Mme Recio, sa belle-mère. Sa seconde femme était déjà morte (1862) et reposait au cimetière Montmartre auprès de Miss Smithson.”

En voyant disparaître Berlioz, Théophile Gauthier voulut donner à ce vaillant soldat de l’armée romantique un suprême adieu. L’article qu’il écrivit résume admirablement la carrière de luttes et de combats qui venait de s’achever. “ Personne, dit-il, n’eut à l’art un dévouement plus absolu et ne lui sacrifia plus entièrement sa vie. En ce temps d’incertitude, de scepticisme, de concessions aux autres, d’abandon de soi-même, de recherche du succès par des moyens opposés, Hector Berlioz n’écoula pas un seul instant ce lâche tentateur qui se penche, aux heures mauvaises, sur le fauteuil de l’artiste et lui souffle des conseils prudents. Sa foi ne reçut aucune atteinte et, même aux plus tristes jours, malgré l’indifférence, malgré la raillerie, malgré la pauvreté, jamais l’idée ne lui vint d’acheter la vogue par une mélodie vulgaire, par un pont-neuf rythmé comme une contre-danse. En dépit de tout, il resta fidèle à sa conception du beau : s’il fut un grand génie, on peut le discuter encore, mais nul ne penserait à nier qu’il fut un grand caractère. ”

Ce que n’osait proclamer Th. Gauthier en 1869, le temps s’est chargé de le dire et le prouver. Maintenant Hector